

ECONOMIQUE
 ECONOMY

2022 : n°6 (novembre 2022)

CCP 410992L Paris. Prix de vente au n : 8 € ; abonnement : 16 €

RÉPUBLIQUE TCHÈQUE ET SLOVAQUIE, 30 ANS APRÈS LEUR SCISSION

présentation et traduction de Vladimir Claude Fišera

Note : Dans son dernier numéro, n°5, 2022, la revue *Listy*, ex-dissidente et toujours contestataire, publiée à Olomouc en Moravie et seule publication bilingue tchèque et slovaque (sans traduction !), a publié deux articles sur l'anniversaire de la séparation entre les deux pays au 1^{er} janvier 1993. Le Tchéque, ou plutôt le Morave Pavel Uherek, né en 1975, diplômé de sciences politiques de l'Université de Brno et juriste dans le domaine de la santé, y voisine avec le Slovaque Marián Hatala, né en 1958, poète, traducteur, journaliste et ancien rédacteur en chef de l'ex-hebdomadaire tchéco-slovaque *Mosty*. Hatala fait partie de l'équipe de *Listy* en tant que son «collaborateur permanent en Slovaquie». Voici quelques extraits de l'article de Uherek, *Už jsme se nepotřebovali* (« On n'avait plus besoin de l'autre ») et de Hatala, *Hrba občianskej práce* (« Un grand nombre de tâches civiques devant nous »).

I. Hatala

(...) « Les deux nouveaux États centre-européens sont nés sans referendum et, sans doute, contre la volonté de la majorité de la population, ce que, bien sûr, on ne saurait vérifier. (...) Les Slovaques réalistes ont vu que montait sur la scène une garniture politique de nationalistes militants (au sens d'extrémistes, V.F.) avec une pensée politique qui n'allait guère au-delà du niveau départemental et d'individus politiquement demi-analphabètes, de plus en plus dominés par un Mečiar (premier Premier ministre de la Slovaquie, V.F.) qui avait bien plus d'autorité. (...) La proclamation d'une Slovaquie indépendante a été rejetée surtout par ceux de ses habitants qui considéraient leur identité nationale comme étant tchécoslovaque et tchéco-slovaque ainsi que par ceux qui pensaient que leur devoir était d'être une composante active d'un renouveau de la société et qui n'acceptaient pas de se voir réduits à un *demos* minoritaire, exclu des processus de prise de décision par des élites politiques. (...) La Slovaquie a besoin d'utiliser sa souveraineté nouvellement acquise pour ne pas jeter aux orties sa responsabilité envers elle-même et envers les autres (...) afin que nous puissions être un partenaire digne de confiance, digne tout court et imaginaire pour l'autre peuple, dans une entente mutuelle. (...)

II. Uherek

(...) Avant 1989, les Tchèques et les Slovaques avaient l'obligation au Parlement Fédéral qu'aucun des deux peuples ne soit mis en minorité et que règne le rôle dirigeant du parti communiste, le Parlement Fédéral approuvant mécaniquement et obligatoirement les propositions du parti. Ils avaient pour obligation de « s'aimer bien ». En réalité, c'est la tension qui régnait entre les deux frères. En Slovaquie, l'impression que Prague commandait aux Slovaques était courante. Les Tchèques et les Moraves, de leur côté, considéraient que les Slovaques étaient ingrats car ils n'appréciaient pas « tout ce qu'on leur distribue ». La vieille génération tchèque leur reprochait en silence d'avoir fait scission pendant la guerre. (...) Ce qui a aussi contribué à cette dissolution, c'est l'incapacité des Tchèques à coexister avec des minorités. Dès que les Slovaques ont commencé à intervenir avec plus d'assurance, les Tchèques ont exprimé leur sentiment traditionnel selon lequel tout le monde leur en veut ou même que leur « sang national tchèque » est directement menacé. Aussi les Tchèques considéraient-ils les efforts slovaques vers une plus grande émancipation avec une extrême méfiance car, apparemment, on ne savait vivre avec les Slovaques que dans la position d'un frère aîné et d'un frère plus grand (Hatala parle des Slovaques vus comme des frères « plus petits et plus jeunes », V.F.).

Et finalement, il y a là deux conceptions différentes de l'État commun par lequel les Tchèques ont pleinement réalisé en 1918 leur rêve d'indépendance alors que pour les Slovaques ce n'était pas tout à fait cela. (...) En 1992, on a choisi la voie de la moindre résistance ou moindre difficulté : les Tchèques ont conservé leur État, même en partie réduit et les Slovaques ont obtenu leur propre État. Heureusement, dans notre cas c'est la raison qui a prévalu et nullement les émotions. Ce faisant, on a évité les décisions sanglantes qui se sont produites dans les Balkans. (...)

La Tchécoslovaquie n'avait plus sa place dans la période véritablement démocratique qui s'est ouverte après la Révolution de velours. Les Tchèques et les Slovaques n'avaient plus besoin les uns des autres dans une période de démocratie sans souci. Personne ne leur imposait plus de vivre ensemble et c'est pour cela qu'ils se sont séparés. Est arrivé le temps des célébrations pacifiées. Comme l'a rappelé l'historien Michal Stehlik, lors du dernier jour de l'année 1992 les Tchèques ont fêté la Saint Sylvestre et les Slovaques leur indépendance.

Jaroslav Vrzala et les Slovaques

A défaut d'un hommage funèbre à la mémoire d'un ancien membre de notre comité directeur, mais pour la composition duquel trop d'éléments biographiques nous manquaient, il nous appartient d'apporter quelques touches propres à complexifier notre représentation de ce rapport. Avant d'être administrateur de *Svědectví*, trimestriel tchécoslovaque pour la politique et la culture domicilié à Paris en 1960, le jeune exilé déploie une activité éditoriale indépendante affranchie des clôtures nationales : il n'a pas échappé aux observateurs de la Bibliothèque Nationale de France que *Nouvel horizon : bulletin d'information des jeunes chrétiens démocrates d'Europe centrale* / rédacteur en chef Jaroslav Vrzala / Paris : Section des jeunes de l'Union chrétienne démocrate d'Europe centrale, 1955-1959 cherche à franchir ces clôtures grâce à des passerelles religieuses. Sans doute a-t-il conclu à leur inefficacité quand, 25 ans plus tard, il lance *Nové obzory : časopis za českou národní a duchovní obnovu*¹ / Jaroslav Vrzala / St. Gallen : J. Vrzala, 1980-19?? et encore quatre ans plus tard *Rozmach : časopis pro Čechy doma i v zahraničí*² / Jaroslav Vrzala / Palaiseau : Revue démocrate tchèque ; 1984-?. La volonté de renouveau suppose maintenant un recentrage ethno-culturel. Mais c'est quand même Jaroslav Vrzala qui, en sa qualité de membre du Comité Directeur de notre Association, nous fait inviter comme conférencière en 1992 la Slovaque Hana Ponická. Celle-ci se croyait acquise à l'idée fédérale, mais à mesure qu'elle avançait dans son discours, des doutes l'assaillaient et elle reprenait son propos selon de nouvelles prémisses, entraînant son auditoire et son modérateur dans ses perplexités. L'idée de Masaryk était qu'un peu de démocratie opposerait Tchèques et Slovaques et que plus de démocratie les rapprocherait. Vrzala a vécu la fin de la Fédération comme une réfutation de la démocratie masarykienne et il a ressenti comme une incohérence de notre part notre volonté de conserver notre nom à peine mis à jour par le trait d'union. Comment peut-on se prévaloir de la qualité de conservatoire de la pensée masarykienne et faire comme si rien ne s'était passé le 31 décembre 1992 ? Vrzala ne pouvait imaginer que l'AFTS était née, en fait, trente ans avant sa fondation, sur les champs de bataille de Slovaquie, quand les officiers français de la Mission, sous le commandement du général Pellé, ont animé la résistance de l'armée tchécoslovaque contre les bolchéviks magyars.- EVF

¹ Nouveaux horizons : périodique pour la rénovation spirituelle et nationale tchèque

² Essor. Périodique pour les Tchèques, au Pays et à l'Etranger.

Pascal Maubert : 130^{ème} anniversaire du Sokol de Paris



Le Sokol de Paris a 130 ans.

L'anniversaire de sa fondation a été célébré avec éclat lors d'une réception donnée à l'ambassade de la République tchèque le 24 novembre 2022.



Délégation de la ville de Saint-Mandé, Mme Fleischman, Ambassadrice, et Mme Jiřina Bystrická, ancienne monitrice en chef du Sokol

L'événement, auquel assistait notamment une délégation de la ville de Saint-Mandé, qui accueille depuis 102 ans le Sokol, rassemblait, dans les salons de l'Avenue Charles-Floquet une compagnie nombreuse.

La célébration a été l'occasion d'un concert de musique de chambre très enlevé, d'une éblouissante démonstration de danses traditionnelles et d'un vibrant florilège de chant choral, le tout brillamment accompagné au piano de concert du grand salon par M. Jiří Bystrický, membre de notre association, qui a lui-même présidé pendant huit ans, comme *starosta*, aux destinées de l'organisation.



En écho à l'intervention de S. E. Michaël Fleischman, Ambassadeur de la République tchèque, le Président du Sokol de Paris, M. Pierre Spoutil, a rappelé que c'était très exactement le 24 novembre 1892 que « sur proposition d'un certain Jackl, la *Česko-slovanská Beseda*, créée en 1879, avait pris le nom de *Sokol de Paris* ».



M. Pierre Spoutil, Président du Sokol de Paris et S.E. Michaël Fleischman, Ambassadeur de la République tchèque en France

Il a tracé à grands traits l'histoire de ces « Tchèques qui, au gré des nécessités économiques ou politiques, sont venus en France et ont rejoint le Sokol de Paris [...], qui, il y a maintenant 102 ans, est venu jeter l'ancre à Saint-Mandé, où il a été cordialement accueilli par la municipalité, grâce à laquelle ses membres ont pu pratiquer dans un premier temps la gymnastique avec la *Saint-Mandéenne*, puis le volley-ball, le yoga et enfin l'escalade ». Il a ensuite évoqué « ces anciens qui, en 1938, ont acheté un terrain à Gournay-sur-Marne pour permettre à ses membres de se retrouver, y ont construit un chalet, une *chalupa* [...], où l'on respire un parfum qui évoque les Pays tchèques, la convivialité et la gastronomie étant aussi des expressions de la culture. »

Soulignant que « le Sokol, et le Sokol de Paris en particulier, n'est pas seulement un acteur historique de la culture tchèque », que « c'est aussi un acteur de l'Histoire tchèque » et que « c'est en cela, en raison de cet héritage, que le Sokol diffère des autres associations tchèques en France », le Président a « observé toutefois qu'à certaines périodes, il a existé de profondes divergences entre culture et politique » et que « pendant 31 années de ses 130 ans d'existence, entre 1948 et 1989, le Sokol de Paris était *persona non grata* » dans les murs de l'Ambassade.



S.E. Michaël Fleischman, Ambassadeur de la République tchèque en France et M. Pierre Spoutil, Président du Sokol de Paris

Enfin, affirmant : « Un arbre, c'est un tronc, des branches et des feuilles, parfois des fruits, or nous sommes l'une de ces branches, une branche vieille de 130 ans, éloignée de 1000 kilomètres de son tronc que sont les Pays tchèques », le Président a exprimé le vœu « que cette branche reste vivante le plus longtemps possible », la bienveillance de l'Ambassade étant « assurément un encouragement qui permet d'espérer que la branche continuera de prospérer ».

La soirée a été également ponctuée de projections de films d'archives montrant les activités de l'association au fil des années et présentant d'émouvants témoignages s'étendant sur plusieurs générations. Le Livre d'or de l'organisation, ouvert le 25 juillet 1904, était exposé et offert à la signature des participants, précieux témoignage de la longue histoire d'une institution restée fidèle à sa mission de diffusion et de promotion des cultures tchèque et slovaque en France.



Rencontres avec Magdaléna Platzová et Eva Schwebel

Deux écritures d'aujourd'hui, l'une tchèque, l'autre slovaque

La *Nuit de la Littérature*, manifestation organisée au centre culturel polonais par le Forum des Instituts culturels étrangers à Paris au printemps dernier, a mis à l'honneur deux auteurs, une Tchèque, Magdaléna Platzová, pour son roman *Le Saut d'Aaron*¹, et une Slovaque, Eva Schwebel, pour son récit *Ne reviens pas*². La Rédaction du bulletin de l'AFTS, qui rend compte ici de la présentation qu'elles ont toutes deux donnée de leurs ouvrages respectifs lors de cette manifestation, a souhaité s'entretenir ensuite avec elles plus avant.

Magdaléna Platzová : *Le Saut d'Aaron*



Magdaléna Platzová

La Nuit de la Littérature : Magdaléna Platzová, votre livre se situe dans les années 1920-1930, dans une Europe déchirée par la guerre et la révolution ; c'est l'histoire d'une jeune artiste, Berta Altman ; on suit son parcours de Vienne à l'École du Bauhaus à Weimar, puis à Berlin et à Prague. La première question est alors : « Qui est Berta Altmann ? »

M.P. : C'est un personnage qui est l'une des trois héroïnes principales de mon roman mais c'est la plus importante des trois. Sa création m'a été inspirée par une personne réelle, qui s'appelait Friedl Dicker-Brandeis. C'était une artiste et une enseignante. Elle est née à Vienne en 1900 et a été tuée à Auschwitz en 1944. Mon livre commence, en ce qui la concerne, vers 1914, pendant son adolescence, quand elle grandit dans cette Europe qui est encore, même si c'est une Europe en guerre, l'Europe de l'avant-guerre, avec toutes ces pensées, ces idées sur l'art. La population qui n'était pas vraiment touchée par la guerre pouvait encore préserver un peu du romantisme d'avant la guerre.



Friedl Dicker-Brandeis

¹ *Le Saut d'Aaron*, Magdaléna Platzová, Éditions Agullo, Paris 2021. Ouvrage initialement paru sous le titre *Aaronův Skok* (2006), traduit du tchèque par Barbora Faure.

² *Ne reviens pas, fragments d'une vie*, Eva Schwebel, Éditions du Palio Paris 2018, en vente chez l'auteur : pour se procurer l'ouvrage, le commander par courriel à l'adresse suivante : eva.schwebel@gmail.com.

Mon personnage, qui s'appelle Berta - mais il s'agit aussi de Friedl, ce n'est pas une biographie mais les faits de vie ne sont pas modifiés, j'en ai vraiment gardé les éléments principaux - a grandi à Vienne puis elle est allée étudier à Weimar au Bauhaus, qu'elle a quitté en 1921 avant que ce ne soit devenue une école de design ; elle a connu des débuts très idéalistes et très créatifs ; elle a ensuite vécu à Berlin puis elle est revenue à Vienne, où elle a fondé un studio ; elle s'y est consacré au design, d'intérieur surtout, avec celui qui était alors son collègue et son amant mais pas son mari. Elle est devenue communiste ; elle a enseigné aux enfants des ouvriers ; elle a été arrêtée par la police autrichienne lors du coup d'État contre le Chancelier Dolfuss à Vienne puis elle s'est enfuie à Prague, où elle a vécu l'exode des Juifs qui avaient commencé à fuir l'Allemagne.

Elle s'est mariée avec un Tchèque. Elle a vécu à Prague jusqu'à l'occupation allemande puis ils se sont réfugiés dans le Nord de la Bohême pendant quelques années avant l'internement à Terezín. Toute sa vie elle a été tiraillée entre sa vocation d'artiste, entre l'ambition de créer elle-même, et l'appel d'un immense talent pour l'enseignement, entre sa propre création et sa volonté de transmettre, d'éveiller cette force créatrice chez les enfants ou chez les jeunes. Elle n'a pas pu avoir ses propres enfants, c'est aussi un thème du livre. D'abord elle n'a pas voulu et ensuite elle n'a pas pu. C'est un des drames de sa vie : elle a vraiment voulu avoir des enfants mais elle n'y a pas réussi. Elle a enseigné l'Art aux enfants à Terezín. Si vous la connaissez peut-être, c'est parce que vous avez vu quelque part, un jour ou l'autre, les dessins des enfants de Terezín, surtout les papillons. Il y a toujours des papillons... Il y avait même un livre intitulé *Il n'y a pas de papillons à Terezín*. À la fin, elle aura été connue comme enseignante, comme le professeur d'Art des enfants de Terezín. Puis elle est partie lors d'un convoi et elle a péri à Auschwitz.

La Nuit de la Littérature : Dans le roman, il y a donc trois héroïnes principales, dont deux ont un point commun, la créativité et les arts. Diriez-vous que c'est un des thèmes principaux : Comment concilier une vie de femme et d'artiste à des époques différentes ? Quels sont les obstacles à affronter pour les femmes ayant une ambition artistique, la volonté de développer pleinement leur créativité ?

MP : Il y a en effet une autre artiste dans le livre – parce que la jeune fille, la troisième héroïne, n'est pas artiste, c'est une étudiante – qui est une vieille femme. Parce qu'il y a une ligne de relation contemporaine et une ligne narrative historique. La ligne contemporaine commence avec une femme d'un certain âge, Kristýna, qui est âgée à ce moment-là. Quand j'ai écrit ce personnage, je l'ai créé à partir de deux femmes qui ont été importantes pour moi, l'une était une artiste, un sculpteur, et l'autre ma propre grand-mère. Mon livre est d'ailleurs dédié à ces trois femmes : Friedl Dicker-brandeis, Anna Sládková et Zdeňka Kriseová, qui était donc ma grand-mère. J'ai créé ce personnage à partir de ces deux dernières femmes, alors il y a des traits des deux et j'ai bien sûr fait jouer l'imagination. Cette femme, Kristýna, a créé toute sa vie ; ce n'était pas quelqu'un de grande réputation mais, comme le dit son professeur - qui s'appelle dans mon livre *le peintre K.* mais qui est en fait Kokoschka - : « Elle a un petit talent mais très beau ».



Friedl Dicker-Brandeis, Das Verhör/ L'interrogatoire

Oui, le thème de la féminité et de la maternité dans l'art est très présent à côté du thème de l'art *per se*. Cette dimension féminine est très importante parce que, pour Berta, cette réalité d'être artiste est en contradiction avec ses désirs d'être mère. Dans les années 1920, elle n'a pas su concilier les deux. Elle n'a pas trouvé beaucoup d'aide dans son entourage, qui est fait d'artistes modernistes ou fonctionnalistes... On est toujours dans cet imaginaire romantique de l'art, avec l'idée que l'artiste est une sorte de monument, un ogre qui amasse des choses pour créer, qui ferme sa porte pour créer des choses qu'il redonne aux autres. Elle n'arrive pas à créer comme cela, elle partage toujours tout ce qu'elle a. Elle est poussée à partager. Elle n'ose pas devenir ce qu'elle veut devenir, elle est toujours sous l'influence de quelque idéologie, que ce soit le Bauhaus ou plus tard le Fonctionnalisme. Et à la fin, presque à la fin, elle trouve le courage de rejeter tout cela et de commencer vraiment à créer. D'un coup, elle commence à peindre des fleurs, des petits paysages, les choses dont on s'est toujours moqué au Bauhaus. Il s'agit d'avoir le courage de faire ce qu'on veut faire, même si ce n'est pas toujours dans la ligne de ce que l'on attend de soi-même.

La Nuit de la littérature : Votre livre est introduit par cette petite citation : « Elle recherchait dans l'art ce que vous cherchez en Dieu. La vérité. » Pourquoi l'avoir choisie ?

M.P. : Cette citation, en fait, c'est mon éditeur français qui l'a choisie et je pense que c'est un très bon choix, parce que moi, j'ai choisi de mettre en exergue un petit poème de Georg Trakl, un auteur autrichien d'avant-guerre :

Une fenêtre ouverte où subsiste une tendre espérance

Tout cela est indicible, ô mon Dieu,

Et, bouleversé, on en tombe à genoux.

C'est ma citation mais, avec la citation sur l'art, je pense qu'ils ont bien fait parce qu'ils ont capté là quelque chose de très essentiel puisque l'un des thèmes du livre, c'est l'art comme idéal, comme voie spirituelle et aussi voie de libération. Au commencement, pendant la guerre et ensuite au tout début du Bauhaus, l'art était perçu comme un substitut aux religions. Après la grande désillusion de la Première Guerre Mondiale, les religions et les idéologies ont cessé d'avoir le même pouvoir d'attraction. Les artistes, comme les fondateurs du Bauhaus, Gropius par exemple, ont conçu le Bauhaus comme un laboratoire où ils ont voulu chercher l'art comme un absolu capable de remplacer Dieu. Et après ça a évolué, c'est devenu ce que c'est devenu mais cette espérance, cette aspiration, c'était quelque chose d'essentiel pour Berta, c'était sa jeunesse et elle a cru jusqu'au bout à la capacité de l'art de sauver, de libérer, de fait, elle en a donné la preuve, parce qu'elle a sauvé ces enfants avec sa création.

Le troisième personnage, Milena, a quelque chose d'un peu autobiographique. C'est le point de départ du livre parce que j'ai travaillé, comme elle, comme traductrice, quand j'avais une vingtaine d'années, pour une équipe de cinéma israélienne qui est venue à Prague et à Terezín tourner un documentaire sur Friedl. C'est comme cela que j'ai connu Friedl. J'ai eu la chance d'être présente lors d'une réunion des enfants de Terezín. Les enfants qui étaient les élèves de Friedl et qui ont survécu à l'Holocauste sont venus se retrouver à Prague. C'étaient de vieilles dames surtout, mais je pense qu'il y avait tout de même quelques messieurs. Elles ont dit qu'elle avait sauvé leur enfance, qu'elle avait sauvé leur esprit d'enfance, qu'elle avait une présence très forte, très rayonnante et donnait l'impression de quelqu'un d'heureux à Terezín. Quand j'ai entendu dire cela, j'ai gardé cela en moi dix ans, avec cette question : qu'était donc la vie de cette femme, si elle a pu être heureuse à Terezín ? Qui était-elle ? Qu'avait-elle fait auparavant ? Pourquoi était-elle heureuse ? Je pense avoir répondu à cette question et je crois qu'elle a pu réaliser cette vocation de sauver par l'art, d'aider vraiment les enfants.

AFTS : Vous vivez en France depuis une dizaine d'années mais votre parcours, à quelques épisodes près, n'a pas été particulièrement lié avec la France auparavant. Quelles sont vos relations avec la France et avec la culture française ?

M. P. : Nous vivons depuis dix ans à Lyon et ce n'était pas vraiment notre choix. C'est en raison du travail de mon mari, qui travaille pour une organisation internationale qui est basée à Lyon. Juste avant cela, pendant plusieurs années, je n'étais pas particulièrement liée à la France mais auparavant, dans ma jeunesse, je dirais que la France a été très importante pour moi.

J'étais dans une troupe de théâtre franco-tchèque, comme actrice, avec Frederika Smetana et Michal Laznovsky, qui travaillent d'ailleurs toujours ensemble. Ils ont présenté il n'y a pas longtemps leur nouvelle pièce à Lyon, qui s'appelle « En fuite » et qui est un très bon spectacle. J'ai travaillé avec eux pendant cinq ans. On a monté Claudel, Cocteau et Suzanne Renaud, qui était mariée avec Bohuslav Reynek ; on a fait un petit spectacle sur la poésie de Suzanne

Renaud. On travaillait en tchèque et en français. On a beaucoup voyagé, on a joué un mois au festival d'Avignon et on a fait des tours dans les petits villages de Savoie.



AFTS : C'était à quelle époque ?

M. P. : C'était quand j'étais à l'Université, où j'ai fait des études de Philosophie. C'était un peu ma passion. J'étais toujours tiraillée entre mes études et le théâtre. C'était dans les années 1990 et jusqu'en 2000. Ensuite, j'ai fini l'Université et j'ai cessé de faire du théâtre de façon intense. Puis j'ai quitté la France, je me suis mariée avec quelqu'un qui était originaire de l'ex-Yougoslavie. J'ai alors découvert un nouvel espace culturel et j'ai appris le serbo-croate. La connexion était toujours là mais n'était pas vraiment active. Ma vie m'a amenée aux États-Unis ; j'ai pris un peu de distance avec la France et j'ai un peu oublié mon français.

AFTS : Dans votre famille, il y avait une tradition de relation à la culture française ?

M. P. : Oui. C'est ma grand-mère qui était très francophone et très francophile. Elle était sculpteur et elle est l'une des dédicataires de mon livre. Elle a fait ses études à Paris dans les années 1930. Elle a été très influencée par la France, par cette période d'avant-guerre. Elle a beaucoup lu la littérature française. Romain Rolland était son auteur préféré et Balzac aussi. Elle a vraiment adoré Romain Rolland, ce que je ne comprends pas trop parce que j'ai essayé, pour elle, mais ce n'est ma tasse de thé. Il faut peut-être réessayer...

C'est elle surtout qui nous a inspirés pour que nous apprenions le français. C'était toujours dans la culture tchèque, cette affinité. Il y a cette attirance vers la culture française. Quand j'étais adolescente, j'ai lu énormément de littérature française. J'ai même d'ailleurs fait une espèce de vœu de lire toute la littérature française qui était accessible à la bibliothèque municipale de Prague. J'ai donc commencé à la lettre A, j'ai insisté mais je ne suis jamais arrivée à Zola, je n'ai jamais lu Zola, j'ai arrêté avant. J'ai encore un trou à combler...

Je pense vraiment que c'est surtout la littérature française du XIXème siècle qui a eu énormément d'influence sur moi ; j'ai relu beaucoup les histoires de Maupassant. C'est léger mais avec un style extrêmement bien travaillé. Et puis aussi Stendhal. J'ai redécouvert Stendhal en arrivant en France. C'est le premier livre que j'ai lu quand nous avons déménagé de New York à Lyon, j'ai relu *Le Rouge et le Noir*, pour travailler mon français aussi ; j'étais vraiment éblouie ; j'ai redécouvert Stendhal. Il y a aussi des auteurs plus modernes mais ce qui m'a formée vraiment, c'est le XIXème siècle. On a lu aussi Boris Vian. C'était très présent dans la culture tchèque, même pendant le communisme. Ma relation avec la France et la culture française était assez organique pendant à peu près toute ma vie. J'ai commencé à apprendre le français quand j'avais dix ans. Ce n'était pas comme l'anglais, qui était obligatoire, quand ma mère m'a dit « Il faut que tu parles anglais ! », c'était vraiment mon propre choix.

AFTS : D'abord, pourquoi ce titre, *Le Saut d'Aaron*, alors qu'il ne s'agit pas de l'un des personnages principaux du roman ?



M.P. : Le livre est un peu construit comme un jeu de miroirs. Les personnages ont leur reflet dans d'autres personnages. Il y a des répliques aussi qui se répètent. Pour Berta, qui est l'héroïne principale, c'est Aaron qui est, d'une certaine façon, son reflet. C'est surtout ce thème d'oser, de courage, de faire un saut. Pour lui - mais aussi pour elle-, c'était de commencer à peindre et pour elle, c'était le courage de se marier, d'essayer d'avoir un enfant. Elle dit dans son journal : « il faut sauter, il faut oser. » Et puis pour Aaron, il y a ce thème quand il rêve – il a le vertige - du saut : il rêve de sauter de cette tour à Terezín. Il y a aussi cette idée d'oser aimer cette jeune fille qu'il a rencontrée pendant le tournage en Tchéquie. Lui aussi, c'est quelqu'un qui a ses inhibitions, qui n'est pas vraiment courageux, qui n'assume pas ce qu'il veut faire et, à la fin, il saute et il saute aussi dans son rêve. Pour moi, le vrai saut, le grand saut c'est le saut de Berta mais ce n'est pas très joli *Le Saut de Berta*, mieux vaut *Le Saut d'Aaron* donc j'ai plutôt choisi ce titre-ci.

AFTS : Il n'y a pas beaucoup de paysages - et je ne sais d'ailleurs pas quels sont vos paysages d'élection - mais Prague est très présente, même si c'est toujours très concentré. Quelle est votre relation à Prague ?

M. P. : En fait, j'ai écrit *Le Saut d'Aaron* alors que je vivais encore à Prague. Ce n'était pas encore la relation de quelqu'un qui est un peu exilé. Maintenant je trouve que dans mes livres, ceux que j'ai écrits ailleurs, aux États-Unis ou ici, il y a quand même plus de paysage et Prague est plus présente, d'une façon ou d'une autre, parce que je la vois avec plus de distance, comme ma ville natale que j'ai quittée. J'y reviens mais il y a tout de même une espèce de nostalgie, une espèce de mélancolie parce que tout change ; Prague a beaucoup changé d'ailleurs depuis que je n'y suis plus. C'est plus intense, je pense, que dans *Le Saut d'Aaron*, où la ville est encore un peu banale parce que j'y étais tout le temps. Il n'y avait pas cette nostalgie de Prague, qui est dans mes autres romans.



Magdaléna Platzová

AFTS : Mais vous retournez en République tchèque ?

M. P. : Oui. J'y retourne régulièrement mais, tout de même, ma vie est ici et c'est très différent. Je ne suis vraiment pas là-bas. Après six ou sept ans, on est vraiment ailleurs. On a toujours cette connexion très intense mais on sort de ce cadre

de pensée, de ce cadre de vie qu'on a là-bas ; on vient du dehors, ce qui est bien, je le pense, même pour mon écriture. Je sens tout de même un peu de nostalgie. Ça vous manque, la maison. Ce sont les amis que je connais depuis toujours. Ce sont tous les codes. Il ne faut pas s'expliquer tout le temps, tout le monde sait ce que vous avez en tête.

AFTS : C'est une écriture qui peut faire penser à Robert Musil, à *L'Homme sans Qualités*. D'abord à cause du côté très construit mais aussi à cause de la rapidité des sauts, des incidents, au moment où la pensée bascule ; on est parfois pris de court par votre rapidité.

M. P. : Vous voulez dire que les choses vont un peu trop vite ?

AFTS : Non. Pas trop vite mais très fort. Les choses importantes sont dites d'une façon qui coupe un peu le souffle. Il y a le flot du discours et puis tout à coup le scalpel de l'esprit qui tranche.

M. P. : Oui. C'est un peu comme la technique du montage, le découpage d'un film. Souvent quand j'écris, que je suis dans le flot de l'écriture, c'est un peu organique ; vous sentez les rythmes, vous sentez l'importance de créer des distances puis de découper des détails, vous vous approchez des choses puis vous coupez dedans. C'est un peu comme un film, comme une dynamique de film. C'était mon premier roman, en fait, alors je ne veux pas trop comparer entre mes livres mais je me suis battue un peu contre un forme d'inquiétude, qui faisait que je ne pouvais pas me relâcher. C'est toujours très difficile d'écrire, je pense, parce que souvent je n'écris pas des choses faciles, mais j'ai plus de confiance et il y a plus de calme maintenant que dans ce livre, où les choses sont peut-être un peu rapides.

AFTS : La littérature de Robert Musil ne figure donc pas particulièrement dans votre Panthéon littéraire ?

M. P. : Non. Même si c'est quelque chose que j'aime beaucoup.

AFT : Pourtant on peut y penser aussi à cette façon que vous avez d'introduire, par exemple avec le journal fictif de Berta, cette dose de réflexion lyrique sur l'art. Est-ce que cette importance de la réflexion sur la beauté, sur l'art n'est pas un peu inactuelle ?

M. P. : Non. Au contraire. Il y a tellement de laideur, tellement de violence dans le monde...C'est peut-être un peu anachronique parce que ça vient des années d'après la Première Guerre Mondiale, cet idéal de changer l'Homme par la beauté, par l'art, mais c'est toujours là, c'est un idéal qui demeure. Je pense qu'on décrit toujours des cercles, donc ça revient parce qu'on se fatigue de tout, même de l'argent ; on revient à l'esthétique, à des choses qui font plaisir. Si vous regardez vraiment ce qui a de la valeur, il y a toujours cet élément même dans cette horrible époque commerciale et confuse, il y a toujours place pour cela.

AFTS : Est-ce qu'il y a la perspective d'une traduction en français d'un autre de vos livres ?

M. P. : Oui. Je l'espère parce que je viens de publier en Tchéquie un livre *La Vie après Kafka*, sur la vie après Kafka et sur Felice Bauer, qui était une des fiancées de Kafka, pas seulement sur elle mais aussi sur d'autres personnes qui lui sont liées d'une façon ou d'une autre, comme Greta Bloch. Cela vient de paraître en Tchéquie et c'est un peu le même genre de démarche ; ma traductrice, Barbora Faure, qui est vraiment géniale, est en train de le lire mais j'avoue que ce serait vraiment bien que ce nouveau livre soit traduit en français.³



³ *Život po Kafkovi* (), Éditions Argo, Prague 2022. Magdaléna Platzová a publié d'autres romans (*Návrat přítelkyně* (2004), *Anarchista* (2013) et *Druhá strana Ticha* (2018), des recueils de nouvelles *Sůl, ovce a kamení* (2003) et *Recyklovaný muž* (2008) ainsi qu'un livre pour enfants *Toník a jeskyně snů* (2010) et un roman pour la jeunesse *Máma holý ruce* (2019).

Eva Schwebel

Ne reviens pas, fragments d'une vie

La Nuit de la Littérature : Eva Schwebel, vous êtes née en Slovaquie et votre mère a connu la tragédie d'Auschwitz. La vie a déposé un lourd fardeau sur vos épaules et malgré des débuts difficiles, vous vous tracez un destin particulier. Votre premier livre, intitulé « Ne reviens pas, fragments d'une vie », est publié d'abord en français en 2018 puis traduit en slovaque en 2019 ; c'est un témoignage. Pourriez-vous nous dire comment vous êtes arrivée à l'écriture ?

E. S. : C'est venu pour de multiples raisons. D'abord, je souhaitais laisser une trace, ensuite il y a le fait que mes parents, qui sont arrivés tardivement en France, ne parlaient pas bien le français. Ma mère, qui a été trois ans et demi à Auschwitz, ne souhaitait pas témoigner et je pense que ce sont surtout les quelques histoires que ma mère m'a racontées de ce qu'elle avait vécues à Auschwitz qui m'ont poussée, directement ou indirectement, à déposer ce passé difficile sur le papier. Sinon, comment ma famille, comment mes enfants, comment mes petits-enfants pourraient-ils savoir ce que j'ai vécu ? Et puis c'est une histoire qui vient d'ailleurs et ils ne parlent pas forcément la langue. Alors c'est pour que la mémoire ne soit pas perdue, pour que l'oubli ne puisse pas l'emporter, que j'ai voulu écrire.

La Nuit de la Littérature : le livre aborde des sujets de caractère historique comme l'Holocauste ou le régime communiste mais vous exposez aussi votre intimité, les relations avec vos parents, votre vie personnelle. Leur écriture a dû réveiller des moments douloureux, des souffrances passées. Comment avez-vous fait face à ces moments-là ?

E. S. : C'était un parcours du combattant. Pour être encouragée et soutenue dans cet effort, je me suis inscrite à un atelier d'écriture. Et le principe même d'un atelier d'écriture c'est que chacun lise devant les autres le texte que l'on a rédigé. Je me suis très vite aperçue que cette lecture provoquait une très vive émotion chez ceux qui m'écoutaient et évidemment le fait de leur lire mon histoire provoquait chez moi aussi une énorme émotion. J'étais assez perturbée et je me suis dit qu'il valait mieux arrêter. J'ai donc arrêté pendant quelques temps, en attendant de voir... Et puis le temps a fait que j'ai pris quelque recul et que j'ai eu envie d'y retourner.

De plus, il y a eu des événements, des anniversaires qui ont joué un rôle important : je suis restée en France en 1968 grâce à l'Union soviétique. Merci les Russes ! Or en 2018, ça faisait cinquante ans que je vivais en France. Le fait que c'était à la fois le cinquantième anniversaire de ma vie en France et le cinquantième anniversaire de l'invasion de mon pays a fait que j'ai vraiment eu envie de voir aboutir ce projet.



Eva Schwebel, Paris, mai 2022

La Nuit de la Littérature : Pourriez-vous parler du processus d'écriture ? Pourquoi avez-vous choisi le format des fragments et pourquoi avez-vous choisi la formule du tutoiement pour dialoguer avec vos personnages ?

E. S. : Je n'ai jamais pensé à écrire un roman parce que c'était trop ambitieux et je me disais que je n'en avais pas les capacités. Donc j'ai commencé par de petits chapitres, des sortes de petites perles que j'ai offertes à mes parents d'abord ; le premier chapitre s'adresse à ma mère, ensuite un petit chapitre pour mon père. Les autres thèmes me sont venus ensuite facilement. Les sujets se sont encastrés les uns dans les autres. Ceci pour répondre à la question des fragments : je trouve que c'est une forme pratique quand on n'est pas un grand écrivain.

Maintenant, en ce qui concerne le tutoiement, pourquoi m'être adressée ainsi à mes parents ? Je me suis adressée à mes parents comme s'ils étaient là, je leur parlais comme si nous étions encore ensemble, même si mes parents n'étaient plus de ce monde. Je trouvais cela facile. C'était agréable pour moi, ça coulait de source.

J'ai envie d'ajouter que l'écriture a la magie suivante : on peut parler des personnes, même si on ne les a pas connues ; on peut broder quand on ne sait pas ; ce n'est pas facile mais c'est vraiment enrichissant.

La Nuit de la Littérature : pourquoi votre version originale a-t-elle été écrite en français ? Est-ce vous qui avez assuré la traduction vers le slovaque ?

E. S. : De la même manière que la forme des fragments s'est imposée à moi, la langue française s'est également imposée à moi et à aucun moment l'idée ne me serait venue d'écrire en slovaque et ceci sûrement pour plusieurs raisons : d'abord parce que cinquante ans, c'est long, c'est un demi-siècle, parce que mon slovaque s'est encrassé. Je n'ai pas eu souvent l'occasion de parler le slovaque, sauf avec mes parents. C'était évident, c'était pour moi naturel d'écrire en français.

Le fait que le livre ait pu être traduit en slovaque m'a apporté un joie très profonde. C'était formidable pour moi, à cause de mon passé, à cause de mes racines. Cette traduction en slovaque a été une grande victoire pour moi. Et, en particulier, il y a un moment que je n'oublierai jamais, c'est quand en 2019, en septembre, je suis retournée en Slovaquie dans ma ville natale, à Košice, où j'ai pu présenter le livre. De voir mes anciens copains de classe, de revoir les visages d'autrefois, de retourner dans ma ville natale, c'était un moment de très grande émotion.

La Nuit de la Littérature : pour ce qui est de la difficulté d'écrire, qu'avez-vous ressenti ? Y a-t-il des fragments plus difficiles à écrire que d'autres ?

E. S. : En effet, il y a eu des fragments plus faciles à écrire que d'autres. En particulier, ce qui a été difficile, c'est de raconter la mort de mon premier mari, j'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois.

Un autre chapitre qui était très difficile c'est quand je racontais l'histoire des enfants. Je me suis un peu autocensurée et ce que j'ai écrit au début n'était pas très bon. Au fond, je me demandais comme ils allaient le percevoir, ce qu'ils allaient ressentir, ce qu'ils avaient envie que j'écrive à leur sujet, quelle était la ligne rouge entre le public et le privé... Ce n'était pas évident mais, à force de remettre l'ouvrage sur le métier, j'ai réussi à dépasser ces difficultés.

La Nuit de la Littérature : Quel est le fil rouge de votre livre ?

E. S. : Je crois que le fil rouge de mon livre c'est que la vie est belle, qu'elle est forte, que rien n'est écrit dans le marbre, que nous avons des ressources en nous, qu'il faut se battre, que la chance existe et qu'elle se présente à chacun de nous. Il faut s'efforcer de garder les yeux grands ouverts : « eyes wide open » et non pas « eyes wide shut ».

Les thèmes de la chance et du hasard, ce sont deux thèmes qui m'ont toujours beaucoup interpellée. J'ai envie de vous raconter une histoire à ce sujet, une histoire pour illustrer l'idée de la chance et du hasard : comment ma mère a réussi à quitter Auschwitz au bout de trois ans et demi d'enfermement.

C'est une des scènes qu'elle m'a racontées. Sur le chemin où elle déplaçait de grosses pierres, elle a rencontré le regard de quelqu'un qu'elle connaissait et qui s'appelait Joshko Gottesman. Cet homme-là a dit à ma mère que quelques jours plus tard, il y aurait un train qui quitterait le camp d'Auschwitz. Et la date en était le 24 octobre ; comme le 24 octobre était la date de naissance de son père, de mon grand-père, elle ne s'est pas posé de question : c'était la bonne date. À partir de l'été 1944, quand le vent a commencé à tourner pour les Allemands, ils ont décidé d'éliminer au maximum les traces de leurs crimes ; les chambres à gaz ont été arrêtées ; ils ont procédé à des transferts de prisonniers. C'est pour ces transferts qu'il y a eu des trains qui, à partir de 1944, quittaient Auschwitz.

Ma mère a pris ce train ; elle pesait quarante-cinq kilos à l'époque, elle souffrait d'une tuberculose, elle avait les jambes gelées. Elle a pris ce train et au bout de quelques jours elle est arrivée en Tchécoslovaquie, où elle a été placée dans un camp de travail. Les camps de travail en Tchécoslovaquie, comparés au camp d'Auschwitz, c'était une cure de repos. Ainsi ma mère a été libérée en mai 1945. Si elle était restée dans le camp, si elle n'avait pas pris ce train, elle n'aurait pas survécu parce qu'au moment de *la Marche de la mort*, il fallait parcourir des dizaines de kilomètres à pied, en janvier, dans la neige. Elle n'avait plus de forces et elle y serait restée.



Eva Schwebel, Paris, mai 2022

AFTS : Dans les destinées franco-tchèques ou franco-slovaques, on rencontre des trajectoires qui plongent leurs racines dans des tradition familiales de relations avec la langue et la culture françaises. Dans votre cas, ça vient de nulle part.

E. S. : Effectivement, dans ma vie, la France n'était pas quelque chose de prévu ; ce n'était pas organisé. Ce qui existait déjà, du fait de mes origines juives et du fait d'être née dans une Tchécoslovaquie communiste, dans les années 1950, c'était une tendance à toujours penser qu'il fallait partir. Déjà toute petite, je vivais dans une atmosphère où j'entendais beaucoup parler d'émigration. Cela venait sans doute d'une forme d'angoisse de l'avenir, du fait qu'on ne savait pas ce qui allait se passer. L'émigration était dans l'air.



Ma mère m'a d'ailleurs toujours orientée vers l'étude des langues, parce qu'avec les langues, on peut se débrouiller partout, parce que c'était important de parler les langues. Mes parents – surtout ma mère - pensaient toujours que mon métier serait d'être *Dolmetscherin*, c'est-à-dire interprète, et malgré notre condition assez modeste, à l'âge de dix ans ils m'ont payé des cours d'allemand ; je me demande un peu, aujourd'hui encore, pourquoi l'allemand, vu ce qu'ils ont vécu. La Tchécoslovaquie, en tant que telle, restait une zone d'influence allemande : c'était la langue de la culture, ça restait toujours une référence et, malgré ce qui s'était passé, les parents juifs voulaient encore que leurs enfants apprennent l'allemand. Donc j'ai commencé par l'allemand, ensuite je suis allée dans une école de langues pour apprendre l'anglais, à l'école le russe était obligatoire. En tout cas, j'ai senti dans mon inconscient qu'un jour ou l'autre j'allais partir.

Eva Schwebel enfant

AFTS : On pourrait dire que vous êtes une Française de circonstances, plus que de choix. Chez vous, c'est un peu le fait du hasard.

E.S. : La vie a fait que j'ai eu une mère très ambitieuse pour son unique enfant. Elle avait des connaissances à Londres et voulait absolument que j'aie la possibilité de sortir, pour les vacances, de la Tchécoslovaquie. Donc je suis sortie pour la première fois en 1967 à l'Ouest, ce qui était un grand événement. J'ai passé quelques semaines à Londres chez une amie de ma mère. J'ai connu à Londres une jeune fille qui s'appelle Annie Bing, avec qui je suis encore en contact cinquante ans après. Et je lui ai proposé de venir en été à Košice, en espérant bien qu'elle me proposerait de venir un autre été chez elle à Strasbourg. Visiblement, Košice n'avait pas un attrait particulier et mon amie Annie n'était pas très pressée de venir. Elle m'a invitée à Strasbourg en 1968. J'ai passé un mois en Suisse, en juillet 1968, et je suis arrivée à Strasbourg au début d'août. Il était prévu que je reste jusqu'à la fin du mois d'août. Je découvrais la France, je ne parlais pas le français. J'ai passé du bon temps, j'étais très bien reçue. J'ai même fêté mon dix-septième anniversaire dans une petite Weinstube à côté de la cathédrale de Strasbourg le 18 août. Et je devais partir vers le 25 août.

Et puis vint le 21 août, cette fameuse date, dont les couleurs changent selon le destin. Pour moi je peux dire que c'est une date fatidique et en même temps globalement heureuse. C'est grâce à l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Russes et par leurs acolytes du Pacte de Varsovie... Je n'ai rien compris. Le 22 août, j'étais assise dans le salon bourgeois de mes amis Bing et je voyais les tanks sur la place Wenceslas à Prague. Là, j'ai eu un choc. Il y a, pour moi, un trou noir : on m'a expliqué un peu mais je ne sais plus comment j'ai réagi. Il paraît que ma première réaction a été de me préoccuper du sort des Juifs, que j'ai dit : mais qu'est-ce qui va arriver aux Juifs ? Autrement, je ne me souviens pas vraiment de ce qui s'est passé, comment j'ai reçu la nouvelle.

C'est alors que ma mère - toujours ma mère... - a réussi à téléphoner chez mes amis Bing plusieurs fois - bref, c'était la panique - et m'a demandé de ne pas rentrer ; elle a dû rencontrer aussi dans la rue à Košice plusieurs personnes car il y a des inconnus qui m'ont appelée et m'ont dit : nous avons rencontré votre mère et elle vous demande de ne pas rentrer. Voilà comment je suis restée en France. Un voyage d'été a rencontré la grande Histoire de la Tchécoslovaquie. On ne savait pas alors combien de temps cela pouvait durer et, comme j'avais dix-sept ans, que je n'avais pas encore mon bac, j'ai été placée dans une institution qui était un orphelinat, très pratiquant, tenu par la communauté juive, où habitaient aussi des jeunes filles de bonne famille.

AFTS : Mais c'est tout de même vous qui avez décidé.

E. S. : Oui. Je pense plutôt que j'ai laissé faire ; la décision me convenait bien parce qu'à aucun moment je n'ai pensé à m'opposer à cette décision et, pour aller jusqu'au bout de l'histoire, je l'ai prise comme un signe du destin. Peut-être y a-t-il eu aussi des éléments personnels plus intimes parce que mes parents ne s'entendaient pas très bien, ma vie d'enfant unique n'était pas un rêve rose. C'était donc le début d'autre chose, l'imprévu, le début d'une deuxième vie.

AFTS : Comment devenez-vous française ensuite ?

E. S. : En même temps que j'ai été placée dans cet orphelinat, j'ai été inscrite dans une école privée juive, qui s'appelle Aquiba, dont le directeur voulait me mettre en 4ème puisque je ne parlais pas la langue. Je ne me souviens plus vraiment des détails mais je sais que je n'ai évidemment pas accepté cette proposition. Pour moi, la seule façon de m'accrocher à la vie était de faire le bac normalement comme si j'étais chez moi. Je crois que j'ai menacé le directeur, je lui ai dit : soit vous me laissez en Terminale, soit je rentre en Tchécoslovaquie. Donc j'ai commencé à suivre la Terminale. J'ai travaillé sûrement beaucoup. J'ai été aidée par les jeunes filles qui se trouvaient dans le même orphelinat que moi. J'ai connu beaucoup de gens, petit à petit. J'ai appris le français cahin-caha. J'ai passé le bac - je m'en suis sortie avec mention Passable -, que j'ai réussi parce que j'ai choisi l'option où l'on pouvait prendre au moins trois langues. Je sais qu'en français et en mathématiques j'ai eu un 3 mais en philosophie, j'ai eu un 13... Ayant passé brillamment mon bac, je suis devenue une célébrité dans la communauté juive de Strasbourg, une réfugiée particulière.

Et c'est comme ça que je suis entrée à la Fac. J'ai commencé, à la Fac de Lettres de Strasbourg, par la linguistique et les langues, le russe, l'anglais ; j'ai fait un an de Sciences-Po - un cursus pour étrangers -, avec un emploi à mi-temps au centre des pays de l'Est de l'Université de Strasbourg. C'était un job d'appoint. Je me suis mariée assez rapidement, en juillet 1971. Et je suis devenue française par naturalisation, par le mariage.

C'est un destin personnel qui a été un peu rude. Je n'ai vécu avec mon premier mari que deux ans et demi. Mes parents ont décidé d'émigrer ; quand mon père s'est arrêté de travailler, ils ont eu cette possibilité. Je n'en avais pas très

envie mais je n'avais pas le choix. Compte tenu des circonstances de la vie de mes parents et compte tenu du fait que j'étais leur fille unique, j'ai accepté mais à contre-cœur. Je suis tombée enceinte et ma mère, pour des raisons absolument absurdes, nous a demandé si Alain, mon mari, ne pourrait pas aller les aider à préparer leur départ. Et Alain n'est jamais revenu de ce voyage. Il a eu un malaise au retour, à la gare de Stuttgart, alors que je l'attendais à la gare de Strasbourg.

AFTS : Donc l'idée qu'il aille en Slovaquie pour les cadeaux qu'ils avaient préparés pour l'enfant à naître n'était qu'un prétexte ? L'objectif c'était de préparer leur sortie à eux ?

E. S. : Avec quelques décennies de distance, je me suis dit : quelle bêtise de laisser une femme au septième mois de grossesse pour aller en Tchécoslovaquie ! Quelle imprudence ! C'est le destin. Mais j'en ai voulu terriblement à ma mère. Pour moi, elle était la responsable de la mort de mon mari, ce qui évidemment n'était pas le cas mais il me fallait trouver un responsable. J'étais donc enceinte et veuve...et c'est à ce moment-là que mes parents sont arrivés !

AFTS : C'est beaucoup plus tard que vous décidez d'écrire ?

E. S. : J'ai décidé d'écrire quand j'étais à la retraite. L'écriture n'existait pas pour moi auparavant. J'ai réussi à entrer au Conseil de l'Europe. J'y suis entrée comme assistante, au niveau d'aide administrative. J'y suis restée quinze ans. C'était pour moi la découverte d'un monde extraordinaire. Je suis devenue immédiatement fonctionnaire internationale, d'abord de catégorie B, puis j'ai passé des concours pour devenir administrateur.

De 1975 à 1983, les pays de l'Est n'y étaient pas. Ils n'ont commencé à rentrer au Conseil de l'Europe que beaucoup plus tard, quand je l'ai quitté. J'ai travaillé aux Affaires culturelles au sein du Comité des ministres ainsi qu'au service qui s'occupait de la mise en œuvre d'un instrument normatif lié aux systèmes européens de la Sécurité sociale. Je me souviens que, pendant au moins un an, quand je passais la porte du Conseil de l'Europe, j'avais l'impression d'entrer dans une ville particulière. Et ça me correspondait tout de même assez bien. De nature sociable, avec la connaissance de plusieurs langues, j'avais un profil qui correspondait bien aux besoins de l'institution. Je rédigeais des rapports de réunions. C'était cela mon écriture, à l'époque...

AFTS : Quand vous vous décidez à écrire, quand vous vous penchez sur ces souvenirs, vous le faites en français. La langue française, pour vous, qu'est-ce que cela représente ?

E. S. : Au début, je dois le dire - ça peut en choquer certains -, j'avais opté pour beaucoup de discrétion concernant mes origines slovaques. Je ne recherchais pas du tout les communautés de compatriotes. C'était plutôt le contraire : pour que je puisse bien vivre en France, il fallait que je mette la Slovaquie en retrait. J'avais très peu d'occasion de parler le slovaque, sauf avec mes parents, à partir de 1973, quand ils sont arrivés en France. Car nous parlions slovaque ou hongrois ensemble. Mais je ne lisais pas de livres en slovaque. J'ai toutefois toujours gardé des contacts avec deux amies très proches en Slovaquie, l'une à Košice, l'autre à Bratislava et pendant les temps difficiles, on ne pouvait ni se parler ni s'écrire.

Ma langue, c'est le français. Donc quand j'ai pris ma retraite, c'est petit à petit que j'ai eu envie d'écrire. Mais la question de la langue ne s'est jamais présentée à moi. Je me sens à l'aise en français, même avec mon accent, et je rêve et je vis en français. C'est ma langue.

AFTS : Alors qu'est-ce qu'est maintenant la Slovaquie pour vous ?



E. S. : Cela mériterait l'écriture d'un nouveau fragment. Ma relation avec la Slovaquie, c'est une relation complexe. Et là aussi, je vais jouer franc-jeu. Pendant toute mon enfance, du point de vue de la vie quotidienne, école et amis, je n'ai pas eu de problèmes particuliers. Nous avons vécu en apparence comme tout le monde. Nous n'étions pas pratiquants. Je n'étais pas particulièrement portée sur la communauté juive. Je ne me souviens pas d'un antisémitisme virulent.

Eva Schwebel à un an, avec ses parents, août 1952

J'ai néanmoins vécu les angoisses de mes parents. Ma mère a été déportée : non seulement je suis juive mais je suis l'enfant d'une survivante. Il y avait beaucoup de déportés en Slovaquie. En fait nous avions une double vie : une vie à l'intérieur et une vie à l'extérieur...En considérant les quelques épisodes que ma mère a bien voulu partager avec

Novembre 2022

moi de sa détention à Auschwitz et le fait de vivre avec mon père, qui n'a pas été déporté mais qui a subi les persécutions, je ne peux pas dire qu'intérieurement je nourrissais un amour particulier pour la Slovaquie. Et à l'époque j'étais une enfant comme les autres, je ne connaissais pas toujours les faits historiques et l'attitude du gouvernement slovaque mais pour ce que j'en ai capté, ce fut un lourd héritage.

Ma relation avec la Slovaquie, une fois restée en France, c'était tout de même un déchirement, une rupture, de la souffrance ; c'étaient des années de combat, d'exil ; s'habituer à vivre en France, les premières années, était très dur. Dix-sept ans en 1968, ce n'est pas comme dix-sept ans en 2022. J'étais tout de même une petite jeune fille qui venait d'une ville reculée de l'Est de la Slovaquie et découvrait le monde.



Eva Schwebel à l'école primaire

La Slovaquie est revenue un peu dans mon horizon, par mon travail. Quand j'ai été recrutée à la Banque de Développement du Conseil de l'Europe, ces pays-là n'étaient pas membres de la Banque. J'ai essayé tout de suite de me trouver une niche dans cette organisation et donc j'ai été très vite dirigée vers les relations extérieures de la Banque. J'ai suivi la guerre de Bosnie, je me suis intéressée aux questions de réfugiés, de migrants, j'ai beaucoup travaillé pour les Roms. J'ai beaucoup voyagé dans tous les pays d'Europe centrale dans les années 1990 et c'est là que j'ai renoué, de manière différente, avec la Slovaquie.

C'était un retour vers mon pays natal très heureux. C'était pour moi très agréable d'y aller professionnellement. J'ai aussi noué des contacts avec les banques de développement en Slovaquie, parce que petit à petit ces banques se sont créées. Ce n'était pas une banque commerciale mais une banque de développement social. La Slovaquie et la République tchèque sont devenues des pays membres. En même temps ça m'a permis de renouer avec l'histoire de mon pays : des retrouvailles dans de bonnes circonstances historiques. La page a été tournée.



Eva Schwebel, Paris, mai 2022

AFTS : Ce livre est très particulier pour ce qui est de l'écriture. Il y a des qualités réelles qui sont dans la structure et dans la façon dont vous variez les formes de présentation de vos souvenirs. Il y a une dynamique proprement littéraire dans la façon dont vous faites revivre les gens. Et puis il y a l'extrême précision, l'extrême tension de vos jugements. Il y a une cruauté de votre écriture, qui est quelque chose d'assez rare mais d'assez fort. C'est dur.

E. S. : Pour ce livre, je dois le dire, j'ai tout de même bénéficié de l'apport de Natacha Sels, qui m'a accompagnée dans l'écriture. J'ai commencé par un cours collectif mais j'ai vite senti que j'avais envie de faire un projet personnel. J'avais envie de parler de moi. J'ai quitté ce cours et trouvé les petits ateliers de Natacha. Elle m'a aidé à structurer et elle a été très encourageante. Le groupe à qui je devais lire tous les mois les passages que j'avais préparés a été terriblement porteur pour moi, parce que je sentais que ça les touchait. Les gens pleuraient et je pleurais avec eux.

J'ai senti très rapidement que je n'avais pas envie de faire un roman. Je ne voulais pas ne parler que de ma famille. J'avais envie d'élargir le public des lecteurs. J'ai tout de suite pensé à une publication. J'ai commencé à chercher un peu, je suis allée dans les salons du livre... Je connaissais un petit éditeur. Il travaillait aussi pour les gens qui éditaient à leur compte. C'est parti comme cela : j'ai donc publié à mon compte pour la version française et c'est moi qui suis dépositaire du fonds.

AFTS : Est-ce que vous pourriez écrire autre chose ou est-ce que vous allez vous limiter à instruire ce dossier-là, à ce règlement de compte ? On a du mal à imaginer que vous abordiez une approche de fiction. Est-ce que vous imaginez d'écrire un autre livre ?

E. S. : Oui. J'aurais envie de plus. Il y a un tas d'histoires dans ma tête mais je n'arrive pas à m'y mettre pour le moment. Je me suis rendu compte aussi que, pour le moment, la fiction, c'est quelque chose qui me fait peur. Voilà où j'en suis : je suis devant une porte entr'ouverte. Beaucoup d'amis m'ont dit que c'était dommage de m'arrêter là. Certains m'ont dit que je devrais m'attaquer à ma vie à Košice dans les années 1950. Tout ceci fait écho en moi. J'ai commencé à reprendre certains chapitres. J'ai retrouvé une lettre écrite par mon oncle William, qui a été raflé à l'âge de 16 ans. Je suis dans un cheminement...où rien n'est écrit encore.- *Entretiens conduit par Pascal Maubert*

À TOYEN (Prague 1902, Paris 1980), ENCORE, i.m.

J'écris son nom sur la neige
que la neige efface
et je tire le cordon du souvenir,
déroule l'à peu près, ce qui reste
de la rencontre, parfaite, de la beauté,
après quarante ans de ronces
et d'oubli.

Claude VANCOUR (alias Vladimir Claude Fišera), novembre 2022. Il vient de publier *La nuit n'a pas sommeil, poèmes*, Paris, éd.Maïa, 40 p., 19 €

Sommaire 1-2 : *République tchèque et Slovaquie, 30 ans après leur scission* présentation et traduction de Vladimir Claude Fišera ; 2 : *Jaroslav Vrzala et les Slovaques*, par E.V.Faucher ; 3-5 : *130^{ème} anniversaire du Sokol de Paris* par Pascal Maubert ; 6-18 : *Rencontres avec Magdaléna Platzová et Eva Schwebel. Deux écritures d'aujourd'hui, l'une tchèque, l'autre slovaque.* Entretien conduits par Pascal Maubert. ; 18 : *À Toyen* par Claude Vancour

ISSN 0755-8082. -Édité par L'amitié franco-tchéco-slovaque. Le directeur de la publication : E. Faucher, 57 rue Anatole France 79400 St-Maixent l'École ; le rédacteur en chef Pascal Maubert ; l'imprimeur: Futurocopie, 54 rue de Souché, 79000 Niort. CPPAP 0226 G 88451. - Ce numéro est le sixième et dernier que vous recevez au titre de votre abonnement 2022.. Le montant de l'abonnement (16€) et celui de la cotisation 2022 (14€) sont à adresser à Mme Grimal, trésorière, 23 rue de Strasbourg, 79000 Niort), à l'ordre de l'association AFTS

La Rédaction forme ses vœux les plus fervents pour la santé et la prospérité de ses fidèles lecteurs